



“ Mais pour le présent nous sommes plongés dans les ténèbres et transis de froid ”. Les échanges entre Franz Cumont et Jean Hubert sur les usages funéraire antiques, dans la tourmente de la Deuxième Guerre mondiale

Corinne Bonnet

► To cite this version:

Corinne Bonnet. “ Mais pour le présent nous sommes plongés dans les ténèbres et transis de froid ”. Les échanges entre Franz Cumont et Jean Hubert sur les usages funéraire antiques, dans la tourmente de la Deuxième Guerre mondiale. *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 2014, III (juillet-octobre), pp.1305-1323. hal-01863637

HAL Id: hal-01863637

<https://hal.science/hal-01863637>

Submitted on 3 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COMMUNICATION

« MAIS POUR LE PRÉSENT NOUS SOMMES PLONGÉS
DANS LES TÉNÉBRES ET TRANSIS DE FROID ».
LES ÉCHANGES ENTRE FRANZ CUMONT ET
JEAN HUBERT SUR LES USAGES FUNÉRAIRES ANTIQUES,
DANS LA TOURMENTE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE,
PAR M^{me} CORINNE BONNET, CORRESPONDANT ÉTRANGER DE
L'ACADÉMIE

À deux reprises, ces dernières années, Marie-Clotilde Hubert, professeur honoraire à l'École des chartes, a déposé au nom de la famille Hubert-Doubinsky, à l'Academia Belgica de Rome des archives d'un grand intérêt¹. Elles témoignent des échanges entre son père, Jean Hubert (1902-1994), lui-même chartiste et membre de cette Académie de 1963 à 1994, grand spécialiste d'archéologie médiévale², et Franz Cumont, associé étranger de 1913 à 1947, figure marquante de l'histoire des religions anciennes³. Le volet épistolaire de ce dialogue, s'échelonnant entre 1931 et 1947, à la veille du décès de Franz Cumont, est à la fois dense et poignant. Plus

1. Je tiens à exprimer toute ma gratitude aux enfants de Jean Hubert pour leur générosité et pour l'intérêt qu'ils ont manifesté à cette recherche.

2. M.-Cl. Hubert, « Bibliographie des travaux de Jean Hubert », dans *Arts et vie sociale de la fin du monde antique au Moyen Âge, études d'archéologie et d'histoire, Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes* 24, 1977, p. vii-xxxi ; « Compléments à la Bibliographie des travaux de Jean Hubert », dans *Nouveau recueil d'études d'archéologie et d'histoire, de la fin du monde antique au Moyen Âge, Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes* 29, 1985, p. vii-ix ; J. Marcadé, « Éloge funèbre de M. Jean Hubert », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1994, p. 653-654 ; N. Duval, « Jean Hubert (1902-1944) et les recherches sur les monuments du Haut Moyen-Âge en France », *Antiquité tardive*, 1995/3, p. 14-19 ; A. Erlande-Brandenburg, « Jean Hubert (1902-1994) », *Bibliothèque de l'École des chartes* 153, 1995, p. 583-588 ; F. Salet, « Notice sur la vie et les travaux de Jean Hubert, membre de l'Académie », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1998, p. 676-686 ; I. Rambaud, « Les trois vies de Jean Hubert (1902-1994) », dans *Actes des journées d'études de Seine-et-Marne (20-21 novembre 2003)*, Rencontres départementales du patrimoine, Journées Jean Hubert 1, 2006, p. 13-20.

3. Pour une mise au point biographique sur F. Cumont, voir C. Bonnet, *La correspondance scientifique de Franz Cumont conservée à l'Academia Belgica de Rome*, Bruxelles-Rome, 1997, p. 1-67 ; Ead., *Le « grand atelier de la science »*. *Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft. Héritages et émancipations. I. Des études universitaires à la fin de la 1^{re} Guerre mondiale, 1918-1923*, Bruxelles-Rome, 2005 ; G. Bongard-Levine, C. Bonnet, Yu. Litvinenko et A. Marcone éd., *Mongolus Syrio salutem optimam dat. La correspondance entre Mikhaïl Rostovtzeff et Franz Cumont*, Paris, 2007, et de nombreux autres travaux publiés par C. Bonnet seule ou en collaboration sur F. Cumont. L'édition de la correspondance entre F. Cumont et A. Loisy est actuellement en cours.

de soixante lettres sont échangées, qui éclairent le climat moral et scientifique des années de la Seconde Guerre, caractérisé par une singulière perméabilité entre le présent marqué au sceau de l'effroi et de l'espoir, et le passé étudié par les deux savants, où les mêmes sentiments se reflétaient, comme dans un miroir.

Ce gisement documentaire, dont on va rendre compte ci-dessous de manière synthétique, recèle une pépite. Les 8 et 15 décembre 1944, à la veille de l'offensive von Rundstedt qui marqua le début de la bataille des Ardennes, Franz Cumont présente à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une communication en deux parties intitulée : « Fleurs et couronnes sur les tombes romaines ». Ce travail, évoqué dans le tome 88 des *Comptes rendus*, ne fut jamais publié. Et pour cause : transmis pour relecture à la marquise de Maillé (1896-1972)⁴, il demeura dans les archives de cette dernière jusqu'à son décès, pour aboutir ensuite dans celles de Jean Hubert, qui classa alors les papiers de la marquise⁵. La présentation qui suit vise donc à restituer à l'Académie ce texte qui lui était destiné⁶, tout en le replaçant dans son contexte de production et en évoquant un moment, inédit lui aussi, de sa réception. En 1969, en effet, le père Henri-Dominique Saffrey, conçu, sur le conseil du père Festugière, le projet de publier un volume de *Scripta minora* de Franz Cumont et s'efforça, en vain, de retrouver le texte de 1944⁷. Il m'est d'autant plus agréable d'évoquer cette tentative que, dans le cadre de la « Bibliotheca Cumontiana »⁸, patronnée par

4. Geneviève Aliette de Maillé de la Tour-Landry, née Aliette de Rohan-Chabot, était une historienne de l'art médiéval et archéologue, à la formation atypique. Elle fonda l'association « La Sauvegarde de l'Art français », en 1921, avec son cousin le duc de Trévise. Elle était liée à Franz Cumont qui lui dédia, en 1942, ses *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*. Elle assura, avec Louis Canet, l'édition posthume de *Lux Perpetua*. En 1931, F. Cumont avait préfacé les *Souvenirs de Froehner*, recueillis et illustrés par Cécile Aubry-Vitet, comtesse de Rohan-Chabot, qui n'était autre que la mère de la marquise de Maillé.

5. Je remercie Marie-Clotilde Hubert de m'avoir éclairée sur ce point.

6. Le texte est en cours de transcription et sera prochainement rendu disponible sur le site de l'Academia Belgica, où il est actuellement conservé, et sur celui de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

7. Toute ma gratitude va aussi au père Henri-Dominique Saffrey qui a déposé à Rome les archives relatives à ce projet et a bien voulu en permettre l'étude et la publication.

8. Sur ce projet, voir C. Bonnet, « Rééditer Franz Cumont : pourquoi ? comment ? », *Anabases* 4, 2006, p. 267-270 ; C. Macris, « La réception de Franz Cumont : à propos de quelques publications récentes - I », *Anabases* 18, 2013, p. 215-226 ; Id., « La réception de Franz Cumont : à propos de quelques publications récentes - II », *Anabases* 19, 2014, p. 251-278 ; D. Praet, « Les liens entre philosophie et religion dans quelques *Scripta Minora* de Franz Cumont », dans *Rome et ses religions : culte, morale, spiritualité. En relisant Lux Perpetua*, C. Bonnet, C. Ossola et J. Scheid éd., (Mythos. Rivista di Storia delle Religioni, suppl. 1), Caltanissetta, 2010, p. 97-110. Cf. <http://www.academiabelgica.it/index.php?option=com_content&view=category&layout=blog&id=40&Itemid=99&lang=fr>.

l'Academia Belgica et l'Institut Historique belge de Rome, et lancée en 2006, le premier d'une série de sept volumes de *Scripta minora* de Franz Cumont est sur le point de sortir des presses, tandis que la réédition des *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, introduite par Janine et Jean-Charles Balty, suivra dans quelques mois.

Dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* de 1944, on lit un simple résumé de la communication en deux temps de F. Cumont⁹ :

« Les anciens ont souvent planté autour de la “maison éternelle des morts” un jardin, le *cenotaphium*, à la fois pour recréer l'ombre du défunt et pour fournir les fleurs et les fruits nécessaires au culte funéraire. Au moment des funérailles, on inhumait souvent le corps déposé sur une couche de fleurs ; plus tard, on en jonchait périodiquement la sépulture, ou bien l'on entourait la pierre tombale de guirlandes et de couronnes. On pensait procurer ainsi une jouissance aux trépassés ensevelis dans la terre, mais aussi ranimer passagèrement leur ombre anémiée. Pour ces offrandes, le choix se portait de préférence sur des fleurs pourpres, *ad imitationem sanguinis in quo est sedes animae*, dit Servius. Le culte phrygien vulgarisa la coutume de semer des violettes, qui passaient pour être nées du sang d'Attis ; les mystères d'Adonis favorisèrent pour un motif semblable la consécration des roses. Les *Rosalies* ne sont pas, comme on l'a soutenu, une vieille fête italique qui se serait propagée en Orient, mais au contraire une cérémonie liée au culte thrace et anatolique de Dionysos, qui s'est répandu en Italie sous l'Empire. L'habitude d'offrir des fleurs à l'occasion des fêtes et cortèges, tant profanes que religieux, fit oublier le caractère mystique et païen de l'usage funéraire. Celui-ci persista à l'époque chrétienne jusqu'à la fin de l'antiquité et peut-être se perpétua-t-il à travers tout le moyen âge jusqu'aux temps modernes, où nous le trouvons encore pratiqué. »

Ce résumé est accompagné, comme c'est l'usage, par quelques éléments relatifs au débat qui fit suite à l'initiative d'Henri Massé, Charles Picard et Paul Collart. Ceux-ci apportèrent des éclairages complémentaires sur les données perses, thraces ou égyptiennes. En 1944, Franz Cumont était attelé à *Lux perpetua*, qui parut à titre posthume en 1949¹⁰. La question du symbolisme floral en relation avec les pratiques funéraires y est abordée¹¹, mais le texte retrouvé dans les archives de Jean Hubert s'y attarde bien plus amplement.

9. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1944, p. 496. À la p. 494, on trouve juste la mention de la lecture de la première partie de sa communication.

10. Voir la récente réédition de *Lux Perpetua* par B. Rochette et A. Motte, en 2010, dans le cadre de la *Bibliotheca Cumontiana*, tome 2. Voir aussi C. Bonnet, C. Ossola et J. Scheid éd., *op. cit.* (n. 8).

11. Cf. *Lux Perpetua*, Turin, 2010, p. 73-87.

Dès 1942, les *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* s'attachaient à interpréter l'iconographie de certains sarcophages romains et leur portée eschatologique, en faisant une place aux fleurs et aux couronnes. L'essai paru chez Geuthner la même année et intitulé *La stèle du danseur d'Antibes et son décor végétal. Étude sur le symbolisme funéraire des plantes* explore le même registre, quoiqu'il parle relativement peu des fleurs.

Ainsi, en décembre 1944, dans son intervention parisienne, Cumont se concentre-t-il sur un aspect particulier d'un vaste projet intellectuel qui, comme j'ai tenté de le montrer voici quelques années¹², a une valeur récapitulative au regard du parcours qui le conduit de Mithra aux « religions orientales », puis à l'astrologie et au déterminisme astral, pour embrasser enfin du regard l'ensemble des conceptions relatives à l'au-delà et au salut de l'âme. Traiter des usages funéraires romains, du soin porté aux morts, des cénotaphes et autres jardins d'éternité, du message d'espoir que véhiculaient les fleurs déposées sur les tombes, c'est aussi, en 1944, parler du présent, du tissu de souffrance et d'espoir dans lequel les activités intellectuelles s'inséraient. Comme bien d'autres, Cumont s'efforçait en somme de faire vivre la raison et l'esprit, par-delà le bruit des canons et le sifflement des bombes, par-delà les camps d'internement ou d'extermination. Il s'en ouvre à son ami Mikhaïl Rostovtzeff dans une lettre du 14 janvier 1940¹³ :

« Pour m'arracher à ces pensées mélancoliques et à l'obsession de la guerre, je suis le conseil de Candide et je tâche de cultiver mon jardin. Ce jardin est le κήπος qui entourait les tombeaux. La rédaction de mon livre sur le symbolisme funéraire est assez avancée pour que je veuille en commencer l'impression. Mais trouver du bon papier, des protes qui ne soient pas mobilisés, et des clicheurs connaissant leur métier n'est pas aisé en temps de guerre. Néanmoins il faut, malgré tout, tâcher de maintenir dans toute la mesure du possible l'activité scientifique comme l'activité économique. L'Académie donne le bon exemple en siégeant tous les Vendredis. Nous ne sommes guère qu'une vingtaine de présents, mais on a eu jusqu'ici un programme assez nourri. »

Dans une lettre à Jean Hubert du 9 octobre 1944, Cumont, tout en annonçant l'envoi de la fin du texte et des notes de son « papier »

12. C. Bonnet, « *Lux Perpetua*. Un testament spirituel ? », dans C. Bonnet, C. Ossola et J. Scheid éd., *op. cit.* (n. 8), p. 125-141.

13. G. Bongard-Levine, C. Bonnet, Yu. Litvinenko et A. Marcone éd., *op. cit.* (n. 3), p. 269-270 (lettre 159).

sur les fleurs, précise d'ailleurs : « Je vais cesser de m'éclairer à la lueur des cierges pour me laisser illuminer par Plotin¹⁴. »

Le manuscrit de Franz Cumont, intitulé : « Fleurs et couronnes sur les tombes romaines » se présente sous la forme d'un texte dactylographié réparti en trois sections : 32 pages numérotées de texte, avec quelques corrections typographiques ou termes grecs de la main de l'auteur, de nombreux vides demeurant néanmoins ; 5 pages dactylographiées, non numérotées, alignant les références à des textes anciens ou modernes, également annotées ; enfin, 48 pages de notes, dactylographiées et numérotées (de I à XLVIII), mais sans numérotation des notes elles-mêmes. Dans cette partie, un seul signe manuscrit (pour séparer deux mots accolés) semble être de la main de Cumont et les mots grecs font tous défaut. C'est donc un manuscrit en partie inachevé que les archives de Jean Hubert (et de la marquise de Maillé) ont livré¹⁵.

L'analyse de Franz Cumont part de la constatation que la tombe est la demeure éternelle du mort, qui y mène une vie affaiblie, tout en profitant du jardin qui l'entoure. En ce lieu, les vivants viennent rendre hommage à leurs disparus. Dès la République romaine, Cumont voit apparaître un « luxe floral », visant à rendre charmant le lieu dédié à ceux qui vivent dans l'obscurité. Recourant à un vocabulaire qui lui est cher, Cumont qualifie de « mystiques » les enclos sacrés des temples et des tombes, en ce qu'ils sont le lieu d'une communication entre deux dimensions, l'ici-bas et l'au-delà. Cumont mobilise une série de textes littéraires et d'inscriptions pour décrypter la portée des offrandes florales. Outre le plaisir procuré au défunt par le biais d'une literie embaumante, Cumont y voit la trace d'une pensée symbolique qui associe la floraison annuelle de la végétation à la régénération ou même à la « survie perpétuelle » de l'esprit des trépassés. Ces croyances, qualifiées de « vieilles illusions » et largement attestées dans l'art, la poésie,

14. Sur les cierges funéraires, voir un des derniers articles de Cumont : F. Cumont, « Cierges et lampes sur les tombeaux », dans *Miscellanea G. Mercati*, Rome, 1946, p. 41-47.

15. Le manuscrit recèle aussi une note de lecture de la main de Jean Hubert, se référant au volume de Paul Sébillot, *Le Folklore de la France*, t. III, Paris, 1906, où il est question à la p. 518 du rôle des plantes dans les usages funéraires, référence dûment intégrée par Cumont à la p. XXXVIII de ses notes. Il contient aussi une note de la main de Cumont avec la référence au livre du médecin, botaniste et poète anglais Erasmus Darwin (1731-1802), grand-père de Charles, traduit en français sous le titre *Les amours des plantes* (qui constitue la seconde partie de l'essai intitulé *Le Jardin botanique*, paru en 1781 : titre original : *The Botanic Garden. The Loves of the Plants*). On notera que Jean Hubert n'est mentionné nulle part dans le manuscrit, ce qui montre qu'il s'agit d'un état du texte qui n'était pas encore destiné à l'impression ; Franz Cumont lui aurait assurément exprimé sa gratitude pour son aide, comme il le fait dans la correspondance.

les épitaphes firent que, parmi les fleurs, les roses ou les violettes furent privilégiées en raison de leur couleur rouge ou pourpre, qui évoquerait le sang et sa puissance vitale. Ainsi affleurerait une « idée mystique », plongeant ses racines dans le mythe phrygien, mais romanisé, de la mort d'Attis, dont le sang aurait donné naissance au pin. Cumont s'attarde sur l'origine et le sens des *Rosalia* du monde romain, prétendument d'origine « orientale » et rattachées au culte thraco-phrygien de Dionysos ou à celui d'Adonis, implanté en Phénicie et à Alexandrie. L'habitude de fleurir les sépultures perdura, poursuit Cumont, sous la forme d'une « pratique populaire » ou « folklorique », jusqu'à nos jours. L'Église pourtant condamna ces pratiques idolâtres, tout en couronnant les martyrs et en adoptant la palme comme symbole du triomphe sur le trépas. Dans sa conclusion, Cumont souligne la parenté des rites romains avec ceux de la famille indo-européenne, supposant qu'ils « remontent à l'époque où ceux-ci (= les Indo-Européens) n'étaient pas encore séparés ». Cumont emboîte ici le pas à Georges Dumézil, qu'il lisait et avec lequel il était en contact épistolaire depuis la publication de *Mitra-Varuna. Essai sur deux représentations indo-européennes de la souveraineté* en 1940. Dans l'exemplaire personnel de Cumont, conservé à Rome, figure, en effet, la dédicace suivante : « A mons. F. Cumont, – rêveries sur la préhistoire du dieu qui lui appartient, & vive reconnaissance en une heure difficile, Georges Dumézil, 26 octobre 1941 »¹⁶. C'est donc « à la plus vieille religion de la race aryenne » que Cumont rattache les offrandes de fleurs, conformément à un vocabulaire usuel à l'époque dans le monde scientifique¹⁷. Quant aux usages romains qui en dériveraient, ils porteraient la marque des « mystères orientaux » diffusés en Occident par le truchement des marchands, soldats, esclaves et affranchis, en écho à la lecture développée dès 1906 dans *Les religions orientales dans le paganisme romain*¹⁸. Ces religions de salut auraient contribué, avec le dualisme mazdéen, à conférer aux fleurs un pouvoir symbolique, eschatologique et apotropaïque : protégée des démons hostiles, l'âme désincarnée pouvait ainsi atteindre l'immortalité divine. Associées aux rituels les plus variés – funérailles, processions, triomphes... – les offrandes parfumées et lumineuses

16. Voir, à la Bibliothèque de l'Academia Belgica, le volume C.01.05b072.

17. Voir E. Scheerlinck, D. Praet, S. Rey, « Racial Theories on the Spread of the Oriental Religions and the Transformation of the Later Roman Empire : Franz Cumont and his contemporaries », sous presse dans la revue *Historia*.

18. Voir F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, C. Bonnet et F. Van Haepereen éd., Bibliotheca Cumontiana 1, 5^e édition, Turin, 2006.

finirent cependant par « se dépouiller de leur caractère purement sacré pour devenir une manifestation profane d'allégresse ou de bienvenue. Cet élargissement de leur emploi dans la société romaine devait faciliter leur adoption par le christianisme, après son triomphe ». L'attachement de la foule à la tradition fut en effet tel que « ces pratiques populaires cessèrent bientôt de paraître dangereuses aux autorités ecclésiastiques », à un moment où « l'idolâtrie était alors vaincue ». Fidèle à un schéma récurrent dans ses œuvres, Cumont met en avant une piété populaire, caractérisée par une force de rémanence et de résilience, qui traverse les siècles¹⁹. Quoique naïf, voire grossier, ce socle persistant du paganisme finit néanmoins et paradoxalement par assurer la survie de bien des usages païens. On notera cependant que, parmi les innombrables sources mobilisées par Cumont dans son raisonnement, les épitaphes du commun des mortels côtoient Antipater de Sidon et Virgile, Pline et Dioscoride, Théophraste et Ovide, Jérôme et Augustin, si bien que le niveau sociologique d'analyse reste flou, affaiblissant ainsi les conclusions. L'érudition que déploie Cumont, alors âgé de 76 ans, est éblouissante, mais à ce point cumulative que ses idées-force se perdent quelque peu dans un dédale d'informations et de références. À force de vouloir tout concilier – vieux fonds romain, niveau grec, influences syriennes, égyptiennes, iraniennes, apports pythagoriciens, orphiques, néo-platoniciens, enfin couche judéo-chrétienne – Cumont finit par élaborer un scénario historique excessivement « synchrétique », qui perd en lisibilité. Le poids de l'érudition alourdit sa pensée, comme en témoignent les notes, qui comptent 16 pages de plus que le corps du texte. Par ailleurs, les références à un substrat indo-européen ou « aryen », comme aux « religions orientales », ne convainquent plus le lecteur d'aujourd'hui. Il n'en reste pas moins que ce texte explore brillamment la symbolique des offrandes florales et leur signification eschatologique. Il est heureux que l'Académie puisse à nouveau en disposer et le faire connaître.

Revenons à présent aux échanges épistolaires entre Franz Cumont et Jean Hubert qui servent de toile de fond au texte²⁰. On ignore les circonstances de leur rencontre, mais elle a dû être favorisée par la

19. Voir A. Lannoy, « Les masses vulgaires et les intelligences élevées. Les agents de la vie religieuse dans *Lux Perpetua* et leur interaction », dans C. Bonnet, C. Ossola et J. Scheid éd., *op. cit.* (n. 8), p. 63-81.

20. Je rappelle que cette correspondance bilatérale est désormais entièrement conservée à l'Academia Belgica de Rome. Sur l'ensemble des archives Cumont conservées et valorisées par cette institution, voir <http://www.academiabelgica.it/index.php?option=com_content&view=article&id=113&Itemid=90&lang=fr>.

marquise de Maillé. Celle-ci avait publié en 1930 une étude sur *L'église cistercienne de Preuilly*, en Seine-et-Marne, région chère à Jean Hubert, dont il fut l'archiviste dès 1926. Jean Hubert consacra du reste un bel hommage à la marquise en 1973²¹. Dans sa première lettre, du 2 novembre 1931, Jean Hubert, qui accomplissait alors son « grand tour » d'Italie avec une bourse de l'École des chartes et écrit depuis une pension de la piazza Barberini à Rome, mentionne la marquise et remercie Cumont de bien vouloir le recevoir. Cumont résidait en effet dans la capitale italienne depuis 1914 et y fréquentait assidument le palais Farnèse, alors dirigé par son ami Émile Mâle (1862-1954)²², dont les intérêts scientifiques convergeaient en bonne partie avec ceux du jeune Jean Hubert, en poste à Melun. Le lien se noue très spontanément avec Franz Cumont à qui Jean Hubert écrit, le 25 novembre 1931 : « grâce à Vous, Rome n'est plus cette ville trop complexe et trop riche qui déconcerte celui qui y vient pour la première fois. »

Durant une quinzaine d'années, les échanges vont aller bon train. En 1934, Franz Cumont met Jean Hubert en relation avec le grand médiéviste belge, Henri Pirenne, qui avait été son collègue à l'université de Gand²³. Devenus « amis » dans les en-têtes de leurs lettres à partir de 1939 – Cumont étant aussi souvent le « cher Maître » de Jean Hubert – les deux savants échangent références bibliographiques, dessins, analyses, et évoquent l'actualité scientifique et politique, sous le signe de la prévenance mutuelle²⁴. La guerre fait irruption, ici comme ailleurs, dans le tissu des échanges scientifiques et amicaux. Le capitaine Jean Hubert est mobilisé dans le 42^e bataillon de chasseurs à pied, blessé en juin 1940, puis

21. J. Hubert, « L'œuvre de la Marquise de Maillé à Provins et dans le département de Seine-et-Marne », dans *Provins et sa région* 127, 1973, p. 55. Jean Hubert fut Vice-Président de l'association « Sauvegarde de l'art français », fondée par la marquise. Il avait été à l'École des chartes l'élève de Marcel Aubert, le grand spécialiste de l'archéologie médiévale, qui connaissait bien la marquise. Comme celle-ci avait des attaches en Seine-et-Marne, on peut penser qu'Aubert la mit en rapport avec son élève qui venait d'être nommé archiviste de ce département. Je remercie Marie-Clotilde Hubert de m'avoir éclairée sur ce point.

22. Émile Mâle a dirigé l'École française de Rome de 1923 à 1937. Sur ses relations avec F. Cumont, voir C. Bonnet, « Franz Cumont et Émile Mâle : le milieu intellectuel autour de l'École française de Rome dans les années 1920-1930 », dans *Émile Mâle (1862-1954). La construction de l'œuvre : Rome et l'Italie*, Rome, 2005, p. 113-129. Marie-Clotilde Hubert a bien voulu me dire que son père avait surtout connu E. Mâle à partir de 1932-33, date de son mariage avec Joséphine Sisco, qui avait été l'étudiante de Mâle à la Sorbonne et avait fait, sous sa direction, un diplôme d'études supérieures sur l'iconographie de la Création.

23. Sur Henri Pirenne (1862-1935), voir B. D. Lyon, *Henri Pirenne : A Biographical and Intellectual Study*, Gand, 1974. Il a été élu associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1918.

24. Franz Cumont lui-même, dans sa lettre du 7 juin 1939, salue cette « prévenance ».

fait prisonnier, avec le matricule 14620, à l'Oflag (*Offizierlager*) XVII A, à Edelbach en Autriche. Il y reçoit, en décembre 1940, une longue missive de Franz Cumont, leur amie commune lui ayant communiqué son adresse. Cumont a craint pour sa vie et formule le souhait qu'il pourra bientôt revoir les siens et reprendre ses travaux. Il lui signale que son volume sur l'art pré-roman, paru en 1938²⁵, suscite partout des éloges et il ajoute, pour l'encourager à tenir bon : « Les archéologues et les historiens attendent tous beaucoup de vous. » Il évoque Henri Pirenne, lui aussi prisonnier des Allemands, qui a entrepris de faire un cours d'histoire à ses compagnons de captivité. Il lui conseille d'en faire autant et il ajoute : « Moi-même pour ne pas me laisser accabler par les coups du Destin, j'ai entrepris, malgré bien des difficultés, d'imprimer un gros livre sur le symbolisme funéraire des Romains. Il vaut mieux vivre dans le passé que dans le présent. »

En 1941, Jean Hubert retrouve Melun, et Franz Cumont intervient pour qu'il obtienne un subside de recherche. Jean Hubert l'en remercie chaleureusement le 27 décembre 1941 : « le labeur d'esprit n'est-il pas actuellement la seule joie que nous puissions avoir ? » En 1944, les échanges se concentrent logiquement sur les « fleurs et couronnes ». Le 20 mai, Jean Hubert écrit : « La persistance à travers les siècles du décor fleuri des tombes est assurément un fait plein d'intérêt et d'importance. Je ne vais pas manquer de rechercher ce que l'on peut savoir à ce sujet pour le moyen âge. » Les courtes lettres se multiplient, contenant autant de pistes à explorer. Franz Cumont en vient même à implorer Jean Hubert de ne pas perdre davantage de temps pour l'aider et de se fier à l'*Agathè Tychè* des érudits qui fait découvrir des trésors sans même qu'on les cherche. Le 16 octobre, Jean Hubert accuse réception du texte de Cumont et se réjouit d'en avoir la primeur : « La pérennité et la longue survie des usages mortuaires apparaît, somme toute, comme un effort assez réussi de l'espèce humaine pour lutter contre la brièveté même de la vie. » Aucune lettre de Jean Hubert n'est conservée au-delà de novembre 1944, mais la plume de Cumont prend le relais

25. J. Hubert, *L'art pré-roman*, Paris, 1938. Franz Cumont en publie un compte rendu dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* 18, 1939, p. 611-612. Il écrit notamment : « Cet exposé plein de substance repose sur une documentation très étendue, fruit d'une vaste enquête personnelle, dont on aperçoit la précision aussi bien dans les descriptions des monuments que dans les reproductions des planches et dans les nombreux dessins, dûs à M^{me} Joséphine Hubert, qui, pas à pas, illustrent le texte. » Et il conclut : « Ainsi ce beau livre éclaire à maints égards le grand problème historique du passage de la civilisation antique à celle du moyen âge », une phrase qui jette une lumière intense sur la substance même de la relation entre F. Cumont et J. Hubert.

jusqu'en juillet 1947, moins d'un mois avant son décès. Le 6 janvier 1945, l'échange de vœux est l'occasion de faire allusion à la lumière qui commence à briller, même si, ajoute Cumont, « pour le présent nous sommes plongés dans les ténèbres et transis de froid », tant sur le plan moral que physique. C'est d'ailleurs un Cumont affaibli par la maladie, mais prêt à s'envoler pour Rome une dizaine de jours plus tard dans un avion américain, qui salue, en mai 1945, l'armistice tant attendu : « il nous délivre de la douleur de voir périr chaque jour une élite dans la bataille », et il ajoute : « il marque surtout l'effondrement d'un régime affreux qui prétendait abolir dans le monde non seulement la charité chrétienne mais cette *humanitas* que les stoïciens ont autrefois enseigné à Rome. » Soulignant les destructions matérielles et intellectuelles, Franz Cumont conclut en ces termes : « Et c'est pourquoi au milieu de l'allégresse de ces journées inoubliables je songe au *surgit amari aliquid* de Lucrèce²⁶. Berlin, où j'ai étudié un an dans ma jeunesse, était un grand foyer scientifique et l'Allemagne entière un immense laboratoire²⁷ et en les détruisant on aura contribué à l'abaissement de l'Europe devant le Nouveau monde²⁸. » La citation de Lucrèce : « De la source même du plaisir on ne sait quelle amertume jaillit qui verse l'angoisse à l'amant jusque dans les fleurs » nous ramène vers les fleurs et l'ambivalence de tout ce qui touche à la mort.

C'est un Cumont singulièrement pessimiste qu'une lettre d'octobre 1946 donne à voir, sans doute à la faveur de l'âge et des épreuves traversées. Jean Hubert lui a transmis un extrait du *Journal des années noires* de Jean Guéhenno dans lequel Cumont côtoie Thomas Mann, ce dont le savant belge se montre surpris²⁹. Il estime que ses propres écrits « appartiennent à ces livres d'histoire dont nous

26. Cumont fait référence à Lucrèce, *De natura rerum* IV, 1133 : *Nequiquam, quoniam medio de fonte leporum surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat*, « De la source même du plaisir on ne sait quelle amertume jaillit qui verse l'angoisse à l'amant jusque dans les fleurs ».

27. Sur l'Allemagne comme matrice intellectuelle de Cumont et des antiquisants européens en général, voir C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*, *op. cit.* (n. 3).

28. F. Cumont fit, en effet, une tournée de conférences aux États-Unis en 1911 d'abord, puis en 1922. Fin observateur du système universitaire américain, il l'a décrit et analysé dans deux articles : F. Cumont, « Les Universités américaines », *Archives sociologiques* (Institut Solvay), 1912, p. 803-812 ; Id., « Les grandes universités américaines », *Revue de l'Instruction publique en Belgique* 55, 1912, p. 195-237.

29. Guéhenno écrit à la date du 11 août 1940 : « L'après-midi, il eût fait bon travailler, mais j'en étais incapable. Le livre de Th. Mann, celui aussi de Cumont sur les religions orientales me trottaient dans l'esprit. J'avais la tête pleine de dieux, Cybèle, la Grande Mère, la "maîtresse des bêtes sauvages", et Attis et Isis, et Sérapis, et Adonis, et Ormuz et Ahriman. Tous ces dieux qui grandissaient du moins la mort du monde antique. Nous mourons plus platement. Croix gammée, fascio, francisque. Insignes de la bêtise moderne. Comme procession d'imbéciles, je préfère à nos "légionnaires" les mystes de Mithra. Nous ne savons plus être fous, rien que cruels et bêtes. »

parlait Ferdinand Lot, qui intéressent une génération ou deux, puis qui sont dépassés, qu'on persiste, si l'on compose une thèse, à citer dans la vieille bibliographie, mais qu'on ne lit plus ». Les faits, pourtant, l'ont contredit. Les deux derniers messages de Franz Cumont à Jean Hubert datent respectivement du 21 et du 29 juillet 1947, quelques semaines avant son décès. D'une main peu assurée, il manifeste son intérêt pour les recherches de son correspondant sur les usages funéraires mérovingiens et ajoute cette phrase qui sonne comme un adieu : « si mes livres ont pu vous aider à préciser vos idées sur le symbolisme, c'est certainement le meilleur résultat qu'elles [= ils] auront pu obtenir. »

Plus de vingt ans après la mort de Cumont, la communication de décembre 1944 allait resurgir, telle une fleur sur sa tombe. De même qu'elle a accueilli avec reconnaissance le legs de la famille Hubert-Doubinsky, l'Academia Belgica a reçu, en 1998, un dossier d'archives tout à fait intéressant de la part du père Henri-Dominique Saffrey. Il se rapporte au projet, ourdi, si l'on peut dire, en 1969, de publier un volume de *Scripta minora* de Franz Cumont, auprès de la maison d'édition Hermann, alors dirigée par le grand éditeur et collectionneur Pierre Berès (1913-2008)³⁰. Ce dossier d'archives contient la préface demandée au père André-Jean Festugière, membre de l'Institut depuis 1958, grand ami et correspondant de Cumont, qui se considérait comme son disciple³¹. Il avait 71 ans lorsque ce « devoir de mémoire » lui fut demandé. Évoquant dans son texte le compte rendu des *Recherches sur le symbolisme funéraire* qu'il avait confié, en 1946, à la *Revue Archéologique*³², le père Festugière précise : « J'étais alors plus jeune, plus frémis-sant. Je ne saurais retrouver aujourd'hui la même ferveur. » Et il ajoute : « L'âge est venu pour moi à mon tour, et la fatigue, et l'écrasement. Mais comment refuser de rappeler le souvenir d'un maître, d'un guide, d'un ami des plus chers ? Voisins à Paris, nous nous voyions deux, trois fois chaque semaine. Voici donc une dernière visite que je lui fais. » Souhaitant rendre vivant le portrait de ce

30. Sur Pierre Berès, voir le site <http://www.bibliore.com/pierre_beres-bibliophile.htm>, avec de très nombreuses références à des articles de journaux le concernant. Voir aussi <<http://savatier.blog.lemonde.fr/2008/08/05/pierre-beres-libraire-de-legende/>>.

31. Sur les relations entre Cumont et Festugière, voir la récente publication de leur correspondance par P. Roy et C. Bonnet, « "Hermès et moi-même, nous vous devons beaucoup". La correspondance entre André-Jean Festugière et Franz Cumont », *Historia Religionum* 5, 2013, p. 19-47.

32. Sur la portée de cet important compte rendu, voir J. & J.-Ch. Balty éd., F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Bibliotheca Cumontiana 4, 3^e édition, Bruxelles-Rome 2015, sous presse.

« gentilhomme », « l'un des derniers Européens », il joint à son texte une lettre personnelle de Cumont, datant de 1942³³ et il termine par ces mots émouvants : « Ce sont là de menus traits. Ils peignent l'homme. Ils expliquent aussi que la mort de Franz Cumont n'ait pas été seulement une perte irréparable pour la science. Ceux qu'il honorait de son amitié cherchent encore sa voix, veulent voir son visage, et ne se font pas à l'idée qu'il n'est plus. »

Dans le dossier Saffrey, figure aussi un projet d'avant-propos précisant la nature de l'entreprise : « réunir les principaux mémoires, de caractère synthétique et littéraire, qui n'ont pas été reproduits dans les grands livres de Franz Cumont, et qui demeurent pourtant autant de chapitres dispersés de cette "histoire des mouvements religieux de l'Empire romain", objet constant de l'effort et des recherches de l'auteur ». On y souligne l'extrême variété de cette œuvre, sa fraîcheur de style, l'étendue des lectures, la clarté du jugement, ainsi que l'influence exercée. Le recueil est donc pensé comme « une semence jetée dans le champ des études de la religion gréco-romaine ». Une seconde version de l'avant-propos ajoute cette phrase, presque prophétique : « Or, déjà en 1936, plus de dix années avant sa mort, la bibliographie de Cumont totalisait 546 numéros, sans compter les articles de dictionnaires³⁴. C'est dire que le "Recueil Cumont" devra compter plusieurs volumes, et notre dessein n'était pas de le constituer. Aussi bien cette tâche ne pourra probablement être menée à bien qu'à Rome, dans la bibliothèque de l'Academia Belgica, où se trouve déposée la collection complète que Cumont avait lui-même rassemblée de ses tirés-à-part. »

Sur deux feuillets manuscrits, le père Saffrey a dressé une liste de 19 titres de Cumont, auxquels il a assigné un numéro d'ordre ; quelques calculs, griffonnés en bas du second feuillet, indiquent qu'il comptait atteindre environ 445 pages. D'autres feuillets manuscrits témoignent de l'évolution du projet, avec une liste de 22 titres, puis de 24, des ratures, des calculs en marge. Enfin, la liste semble se stabiliser autour de 11 titres, dont le 6^e doit toutefois être retiré dans la mesure où il correspond au chapitre VII de *Lux Perpetua*. L'étude sur les fleurs et couronnes n'apparaît jamais dans ces

33. La lettre en question, dactylographiée par un secrétaire du père Festugière, figure dans P. Roy, C. Bonnet, *op. cit.* (n. 31), sous le sigle A.4, p. 43. Voir aussi l'hommage rendu quelques années plus tard par Festugière à l'Académie royale de Belgique : « Franz Cumont », *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* 59, 1973, p. 310-314.

34. Cf. « Liste des publications de Franz Cumont », dans *Mélanges Franz Cumont*, *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves* 4, Bruxelles, 1936, p. VII-XXXI. Pour une révision profonde de cette liste par A. Lannoy et D. Praet, de l'université de Gand, voir <<http://www.cumont.ugent.be/en/bibliography>>.

esquisses qui ne sont pas datées, mais qu'on imagine contemporaines des contacts engagés par le père Saffrey avec Pierre Berès, directeur des éditions Hermann.

Celui-ci, en avril 1969, marque son intérêt pour le projet d'un « volume représentatif de Cumont ». Deux options sont envisagées : « une publication uniquement des mémoires » ou « des anthologies à partir des œuvres maîtresses ». Trois orientations thématiques se dégagent : « les études sur Mithra, celles sur les religions orientales et celles sur l'astrologie ». L'offre de Pierre Berès est formalisée en ces termes³⁵ :

« Je me demande si finalement le meilleur service à rendre à Cumont, comme au lecteur, ne serait pas, aujourd'hui, de publier un seul volume qui pourrait être suivi, en cas de succès, de quelques autres et qui éclairerait à la fois ces trois zones principales. L'ouvrage pourrait ainsi très bien prendre sa place dans la collection "Histoire de la Pensée" (que vous connaissez par le Galilée, Giordano Bruno, etc.). »

Le père Saffrey, répondant au souhait de l'éditeur, engage alors les premiers contacts, avec l'Union académique internationale et l'Academia Belgica pour repérer les matériaux et obtenir les autorisations nécessaires³⁶. Le 28 juillet, le père Saffrey rend compte de ses démarches à P. Berès et signale :

« Il est encore possible que nous puissions y ajouter un inédit, une communication faite par Cumont en 1944 à l'Académie des Inscriptions, qui devait être publiée et ne l'a pas été. Je fais actuellement rechercher dans les Archives de l'Académie si l'on a conservé le texte de cette communication qui s'intitulait : "Fleurs et couronnes sur les tombeaux", et constitue une étude parallèle à celle du n° 22 de la liste ci-jointe³⁷. »

L'éditeur répond deux jours plus tard et se réjouit de la perspective de disposer d'un inédit. Est-ce le père Festugière qui a signalé au père Saffrey l'existence de cette communication ? Il n'a certes été élu à l'Académie qu'en 1958, mais, les séances de présentation des communications étant publiques, il a fort bien pu entendre Cumont en 1944 au quai de Conti. Le 31 juillet 1969, Jean-Claude Picard, responsable des publications à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, annonce qu'il n'y a, dans les archives, aucune

35. Lettre du 22 avril 1969.

36. Charles Verlinden, alors directeur de l'Academia Belgica, confirme, dans sa lettre du 8 juillet 1969, l'existence à Rome des tirés à part et des exemplaires de travail de Cumont, mais précise qu'il faudra les consulter sur place. À la main, il indique même à son interlocuteur du Saulchoir quel autobus il devra prendre pour rejoindre la *via Omero*.

37. Il s'agit de l'étude sur les cierges et lampes sur les tombeaux, parue en 1946 dans les *Mélanges G. Mercati*. Cf. *supra*, n. 14.

trace du texte de Cumont. Le 10 août, sur papier à en-tête du Collège de France, Chaire d'épigraphie et antiquités grecques, et par une longue lettre manuscrite, c'est Louis Robert qui entre en scène. Consulté sur la pertinence du projet et son organisation, il rend son avis en ces termes :

« C'est un inconvénient de faire un recueil partiel, et même très partiel, qui met dans l'ombre ce qui n'y est pas reproduit. D'autre part, cela met vraiment dans la circulation des articles qui étaient des raretés ou qui le sont devenues.

En tout cas, il faut d'abord une bibliographie complète, avec renvois à ce qui est reproduit. Il faudrait reprendre la bibliographie des *Mélanges Cumont*, en l'allégeant des comptes rendus, qui ne sont pas originaux et dont on trouvera là l'indication, — et la poursuivre jusqu'à la fin. »

On rappellera que Louis Robert et Franz Cumont se connaissaient et s'écrivaient³⁸. Ce sont les inscriptions de Suse, dont le savant belge avait la charge depuis le décès de Bernard Haussoullier en 1926, qui sont au cœur de leurs échanges dans les années 1930. On se souviendra également du fait que Louis Robert édita six volumes d'*Études d'épigraphie et d'histoire grecque* de son maître Maurice Holleaux, entre 1942 et 1968³⁹. L'exercice entrepris par le père Saffrey lui était donc familier, et ses conseils particulièrement avisés. Il approuve en tout cas, dans une lettre du 10 août 1969, l'« ensemble cohérent, qui serait utile à tous, et que l'on peut prétendre accessible au grand public que vous évoquez, à cause de la clarté du style et des idées, de la composition et d'une certaine répétition pédagogique des idées clefs ». Il suggère sept ajouts et un retrait, et écarte l'idée de joindre un compte rendu d'article rédigé par Erik Peterson⁴⁰ en ces termes :

« Si l'on devait ajouter de tels compléments ou réfutations, on pourrait le faire presque pour chacun de ces articles, qui sont rarement solides (ainsi 2, 13, etc.⁴¹). Et ce n'est pas le lieu. Le mieux est de ne rien ajouter, même pas sous forme d'indications bibliographiques.

Il faut un index détaillé, indispensable. »

38. Depuis plusieurs années, nous avons, Marie-Françoise Baslez et moi, le projet de publier ces échanges, avec l'autorisation de Glen Bowersock.

39. Tous mes remerciements vont à Denis Knoepfler qui, lors de la discussion qui a suivi ma communication, a attiré mon attention sur ce point. Louis Robert a également publié 7 tomes d'*Opera minora selecta*, entre 1969 et 1990.

40. Il s'agit d'une recension à l'article « Le culte égyptien et le mysticisme de Plotin » (*Monuments Piot*, 1921-22, p. 77-92), parue dans la *Theologische Literaturzeitung* 50, 1925, p. 485-487.

41. Le 2, c'est « La théologie solaire du paganisme », *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* XII, Paris, 1909, p. 447-479 ; le 13, c'est « Une terre-cuite de Soings et les Vents dans le culte des morts », *Revue Archéologique*, 1939, p. 26-59.

Le projet ainsi validé n'aboutira pourtant pas. En décembre 1969, Pierre Berès commence à manifester son embarras ; il regrette que l'inédit soit introuvable et avoue « quelques problèmes d'ordre général » pour l'insertion du recueil dans ses collections. Le titre envisagé pour le volume est « Les anges du paganisme » ou « Le mysticisme astral », avec 10 articles et un jeu typographique mettant en caractères plus petits « les parties des textes de Cumont contingentes ou anecdotiques » (définies plus loin comme « techniques ») et en caractères normaux « les parties d'intérêt général, historiques ou philosophiques ». Les notes seraient placées à la fin de chaque article ; sous le texte, figureraient quelques annotations du père Saffrey, commentant ou actualisant le texte. Si, le 2 décembre 1970, le contrat est signé, pour un volume intitulé « Le mysticisme astral », qui devra être livré avant le 1^{er} février 1971 et comportera finalement 200 pages, et si, le 9 février, Pierre Berès accuse réception de l'ouvrage complet et « parfaitement situé », la nouvelle collection « Savoir » tarde à voir le jour. La parution est reprogrammée pour janvier 1973, mais aucune épreuve ne sort des presses et l'introduction du père Festugière fait l'objet d'un « rewriting sur lequel il a les plus grandes inquiétudes » (lettre du 19 novembre 1972). « Il est évident, ajoute le père Saffrey, que l'on ne peut changer un mot à un texte sollicité par nous auprès d'un membre de l'Institut. »

Le 7 mars 1973, nouveau retard ; le 30 octobre, nouveau malentendu. Le père Saffrey insiste pour remettre l'ouvrage « dans le droit chemin pour qu'il paraisse enfin ». Le 20 novembre, pourtant, il se voit dans l'obligation de jeter l'éponge : le projet a été dénaturé, et l'intervention d'une mauvaise traductrice sur l'unique texte de Cumont en anglais — elle a notamment choisi de mauvaises traductions pour les passages en grec et en latin — a fini de rompre le climat de confiance⁴². L'épilogue s'écrit ainsi :

« De cette défiguration, je ne veux pas prendre la responsabilité. Je vous demande donc d'enlever mon nom de la page de titre, je retire ma propre introduction, et je désire que vous ne fassiez nulle part mention de ma participation au projet de ce livre. Au reste, il est seul conforme à la vérité que ce soit votre traductrice et vous-même qui assumiez la paternité de cette réalisation.

Je regrette évidemment qu'un projet commencé dans l'allégresse se termine de cette façon, et je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'hommage de mon profond respect. »

42. Il s'agit de l'article de F. Cumont, « St. George and Mithra "The Cattle-Thief" », *Journal of Roman Studies* 27, 1937, p. 63-71.

Le 7 décembre, le père Saffrey met un point final à cette mésaventure éditoriale : « je ne me sens pas le droit de changer un mot aux articles de Cumont⁴³. » La messe était dite, et le projet d'éditer un volume de *Scripta minora* de Franz Cumont allait devoir attendre plus de quarante ans pour refleurir, à l'ombre de son *Alma mater* gantoise, à l'initiative de Danny Praet, dans le cadre de la « Bibliotheca Cumontiana », avec le soutien d'un Comité scientifique auquel avait adhéré si volontiers Jean Leclant — qui m'avait confié avoir assisté en 1945, à l'École normale, à une conférence du grand Cumont — et dont font également partie Robert Turcan, John Scheid et Robert Halleux.

Par-delà le quotidien des échanges, entre Paris, Melun, Rome et Bruxelles, entre l'Académie, le Saulchoir, les Archives de Seine-et-Marne, l'Academia Belgica et la maison d'édition Herman, dans l'entrelacement des livres, articles, lettres, notes et projets, se joue un épisode intéressant et révélateur de la vie scientifique et culturelle des années de guerre et des années 1970. En faisant dialoguer ces diverses « archives de chercheur »⁴⁴, souvent considérées comme des documents mineurs, on parvient à pénétrer dans le laboratoire des idées, dans l'atelier de la science, avec ses tâtonnements et ses détours, ses pratiques et ses gestes, ses discours et ses lieux. On réalise aussi à quel point est prégnant le jeu de miroir entre le présent vécu et le passé étudié, entre les ténèbres de la guerre et ceux de l'au-delà que les fleurs déposées sur les tombes défiaient, tout comme l'esprit tentait de conjurer l'effondrement moral de l'Europe. Les auditeurs de 1944, comme les lecteurs d'aujourd'hui, ne peuvent ignorer que la recherche a, pour ceux qui la pratiquent, l'épaisseur et les couleurs, tantôt lumineuses, tantôt sombres, de la vie elle-même. Restituer aujourd'hui à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un texte qui lui était destiné et dont on avait perdu la trace, c'est aussi rendre hommage à l'institution que Franz Cumont, dans une lettre à Alfred Loisy, du 16 juin 1913, appelait affectueusement une « vieille dame ». Son élection en qualité de membre étranger de l'Institut lui avait, en effet, valu des « félicitations un peu ironiques »⁴⁵ de la part

43. Il ajoute : « Je m'excuse de vous dire que, en prenant unilatéralement la décision de changer le texte de Cumont, c'est vous qui avez rompu le contrat de confiance qui existait entre nous. Je répète que je ne veux pas prendre la responsabilité de cette manière de faire. En conséquence la décision que j'ai prise est claire, nette et sensée. Je n'en changerai plus. »

44. Cf. J.-F. Bert, *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014 ; disponible en ligne : <<http://books.openedition.org/oepe/438?lang=fr>>.

45. Le 15 juin 1913, de Ceffonds, A. Loisy avait écrit à F. Cumont : « Toutes mes félicitations à notre docte Académie des Inscriptions pour l'honneur qu'elle a fait en vous nommant membre

du professeur du Collège de France. Son ami belge lui avait répondu en explicitant les raisons de son attachement à cette institution⁴⁶ :

« Je me suis réjoui, je l'avoue, de ma nomination, non pas, comme vous le supposez sans doute, parce qu'elle embêtera d'anciens ministres belges, mais pour un motif moins satanique. Je me trouve actuellement dans une situation que vous connaissez bien, celle du professeur privé de ses cours, l'épave d'un naufrage, et je suis heureux d'être recueilli par une vieille dame, chez laquelle j'apprendrai beaucoup de nouvelles. »

La redécouverte du texte de 1944, celle des relations fécondes avec Jean Hubert, celle enfin du projet généreux du père Saffrey font assurément partie des bonnes nouvelles susceptibles de réjouir la « vieille dame » et toute la communauté scientifique.

*

* *

M. Robert TURCAN, membre de l'Académie, présente les observations suivantes :

« Je voudrais d'abord dire toute notre gratitude à notre correspondante Corinne Bonnet pour cette communication si bienvenue et si émouvante à certains égards, ainsi que pour la restitution à notre Académie du texte qu'y a prononcé F. Cumont en décembre 1944, voilà déjà 70 ans. Orientaliste, C. Bonnet s'est consacrée à l'œuvre de F. Cumont, dont elle a étudié le contexte dans un ouvrage monumental, *Le "grand atelier de la science". Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft. Héritages et émancipations*, Bruxelles-Rome, 2005. Nous avons eu lieu d'apprécier ici même le labeur de C. Bonnet dans sa quête de la correspondance que F. Cumont a entretenue avec le monde savant, par exemple, avec le grand Mikhaïl Rostovtzeff. C. Bonnet gère également la réédition d'ouvrages majeurs de F. Cumont, assortie d'introductions instructives et substantielles : *Les religions orientales dans le paganisme romain* en 2006, *Lux perpetua* en 2009, plus récemment *Les mystères de Mithra* en 2013. Le soin de colliger ce qu'on appelle les *Scripta minora* nous intéresse au premier chef, car il s'agit d'un trésor scientifique actuellement dispersé dans diverses revues ou Mélanges, qu'on a souvent du mal à trouver et consulter. Cet énorme travail de la *Bibliotheca*

associé. Il y a longtemps que vous êtes dans les petits papiers de cette vénérable dame, et je comprends ses sentiments pour vous. » (lettre conservée à la BnF, NAF 15644, f° 167).

46. Lettre également conservée à la BnF, NAF 15651, f° 142-143.

Cumontiana, qui ne va pas sans maintes difficultés (et votre communication nous en fournit la preuve), comptera désormais parmi les *opera magna* de notre nouveau siècle.

Aujourd'hui C. Bonnet nous fait connaître une contribution qui s'inscrit dans l'axe des *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, dont Janine et Jean-Charles Balty, notre confrère, ont préparé la réimpression. Nous pouvons bénéficier de cette contribution grâce à la famille de notre regretté confrère Jean Hubert, qui nous a quittés il y a vingt ans et qui, dans les années 1930, a connu à Rome F. Cumont, que les Farnésiens appelaient "l'oncle", car il leur prodiguait généreusement sa prodigieuse érudition. C'est à Rome que Cumont, depuis 1914, s'est familiarisé avec l'archéologie figurée des monuments mortuaires, afin d'y déchiffrer autre chose qu'un simple décor. Pour revenir à nos fleurs tombales, est-ce le père Festugière qui a signalé au père Saffrey l'existence de cette communication ? Il n'a été élu à l'Académie qu'en 1958. Mais nos séances sont publiques, et le père Festugière, directeur d'études depuis 1942 à l'École pratique des Hautes Études (où j'ai été son auditeur et où il m'a parlé de F. Cumont), pourrait bien avoir entendu son maître ici même en décembre 1944.

Le savant belge reconnaissait donc à l'offrande de fleurs une hérédité indo-européenne (ce qui me paraît problématique ou du moins difficile à démontrer). Mais cette hérédité aurait reçu à l'époque romaine une empreinte d'origine orientale : je n'en suis pas du tout sûr non plus. Quoi qu'il en soit, si Lucien dans son pamphlet *Du deuil* (11) rappelle qu'on couronne le cadavre du défunt "avec les fleurs de la saison" (τοῖς ὥραιοις ἄνθεσι), c'est bien parce qu'il s'agit alors, au II^e siècle ap. J.-C., d'un usage courant et populaire.

Or c'est aussi le temps où se sont multipliés les sarcophages à guirlandes. Je me suis toujours étonné que, dans ses *Recherches sur le symbolisme funéraire*, F. Cumont n'ait pas fait état de ces cuves, qui apparaissent à Rome vers les années 120. On y voit deux, trois ou même quatre guirlandes qui, tenues par des Amours, portent les produits des quatre temps annuels. Les fleurs du printemps évoquent apparemment la renaissance de la vie végétale. Mais les épis de blé signifient l'été, les raisins et d'autres fruits l'automne, les olives l'hiver. Autrement dit, ces ὥραῖα relient le mort à la fécondité renouvelée des quatre saisons, dont les "génies" figureront bientôt si fréquemment sur les sarcophages, avec la même portée symbolique. Les fleurs ne sont qu'une partie des ὥραῖα. Comme dans le cas des autels sacrificiels ou funéraires que l'on couronnait de *serta* mêlant

fleurs, fruits et feuillages, les représentations sculptées transcrivent et fixent sur le marbre les offrandes faites aux défunts, avec cette idée qu'on les intègre ainsi à la régénération périodique de la nature.

Que les Anciens l'aient cru, nous en lisons la preuve dans la *Satire* VII (v. 207-208) de Juvénal : “Dieux ! que la terre soit légère aux ombres de nos aïeux et que s'exhale de leur urne le parfum du safran, un printemps éternel, *perpetuum uer...*”. Nos modernes esprits forts, qui ne voient que la forme là où il y a du sens, ne peuvent guère contester un pareil témoignage.

F. Cumont avait bien vu que la floraison annuelle de la végétation impliquait une sorte de survie perpétuée. Il a bien parlé aussi des sarcophages à figures de Saisons et de leur relation avec une sorte d'éternité cyclique. Mais, curieusement, il semble avoir ignoré les cuves à guirlandes chargées des ὄπαῖα, ou du moins il n'en dit rien dans ses *Recherches*, non plus d'ailleurs que dans *Lux perpetua*, même s'il y insiste savamment sur l'oblation des fleurs. Y faisait-il allusion dans la communication dont vous avez récupéré le texte ? Il ne semble pas. C'est là une des questions que je me suis posées en vous écoutant, et je vous renouvelle tous nos remerciements pour nous avoir fait revivre la parole de votre éminent compatriote. »

Le Secrétaire perpétuel Michel ZINK, MM. Jacques JOUANNA, Denis KNOEPFLER, associé étranger de l'Académie, et Dominique Briquel, correspondant français de l'Académie, prennent la parole après cette communication.
